

1 UN CADRE D'ANALYSE

Récapitulation :

Les personnalités multiples.

Les perversions.

Un cadre à quatre éléments :

- 1) La *classification* et ses critères d'application.
- 2) Les *gens* et les *comportements* qui sont classifiés.
- 3) Les *institutions*.
- 4) La *connaissance* des experts et la connaissance populaire.

Cinq « nœuds philosophiques » :

Le nœud de la différence.

Le nœud des noms.

Le nœud de l'essence.

Le nœud du choix.

Le nœud de la vérité.

Ce cours s'appelle *Façonner les gens II*. J'aurais pu l'appeler « *Façonner les gens, le retour* ». En effet, le cours de 2002 avait déjà pour titre *Façonner les gens*. Je ne reprendrai presque rien de ce premier cours. Les exemples dont je me servirai cette année sont nouveaux : je parlerai notamment du suicide et de la race. Si je reviens, à l'occasion, sur des illustrations que j'ai utilisées dans le cours de 2002, en particulier l'obésité et l'autisme, c'est parce que ces deux concepts sont en pleine évolution. Tout le monde dit que nous sommes devant une épidémie mondiale d'obésité, et on parle aussi d'une épidémie d'autisme. Et je dois avouer que certaines choses que j'ai dites sur l'obésité étaient erronées. Mais le problème n'est pas simplement de les corriger : la réalité est plus riche et plus complexe que je n'aurais pensé.

Pour ce qui est de la théorie, il y a trois ans, j'ai parlé des *hypothèses* du cours. Vous avez peut-être remarqué que lorsqu'un philosophe parle de ses hypothèses, il essaye rarement de les mettre à l'épreuve. Au contraire, il s'efforce de présenter des cas et des circonstances qui confirment son hypothèse. À vrai dire, ses hypothèses sont ses thèses. J'espère qu'on ne pourra pas dire cela de moi. Mes hypothèses ne sont pas figées une fois pour toutes, elles sont toujours en mouvement. Elles changent de forme. Quand je retiens une hypothèse et que je la conserve, je mets souvent l'accent sur des aspects différents.

Par exemple, je pensais autrefois qu'on pouvait faire une distinction nette entre les sciences naturelles et les sciences humaines sur le terrain des différences entre les classifications naturelles et les classifications des êtres humains et leur comportement. Cette distinction ne marche pas. Ce n'est pas exactement une erreur, l'idée a ses mérites. Les rapports qui existent entre les choses et nos classifications des choses ne sont pas les mêmes

que les rapports qui existent entre les gens et nos classifications des gens. Mais il n'y a pas une distinction nette.

Le problème va plus loin que cela. Dans ma leçon inaugurale, en janvier 2001, j'ai proposé une analyse des soi-disant classifications naturelles, c'est à dire des classifications qu'on trouve dans les sciences naturelles. Dans la philosophie de langue anglaise, il y a toute un éventail de théories portant sur les « espèces naturelles » ou les « genres naturels », en anglais *natural kinds*. L'origine de ce concept remonte à John Stuart Mill, dans la première moitié du dix-neuvième siècle. Mon cours de 2001 était, entre autres choses, une histoire de la philosophie des genres naturels. Au bout de quelques années, j'ai conclu qu'il n'existait pas un seul concept clair et distinct des genres naturels. Cela ne va pas de soi, à cause de la grande popularité que conservent encore les théories avancées vers 1980 par Saul Kripke et Hilary Putnam.

A fortiori, il est impossible, selon moi, de faire une distinction entre les sciences naturelles et les sciences humaines sur la base d'une distinction entre les genres naturels et les genres humains. Mais l'idée était attrayante et ne manquait pas de bon sens. Dans le cours qui commence, je vais essayer de découvrir ce qu'il y a de vrai dans cette intuition qu'il y a une différence entre les genres de choses et les genres de gens.

Naturellement les deux cours, le cours de cette année et celui de 2002, partagent beaucoup de thèmes et d'intérêts. Ils portent tous les deux sur les gens, sur les classifications des gens, mais avant tout sur la diversité des interactions, interactions entre les gens et la manière dont ils sont classifiés. Le cœur du sujet est la classification, et non les gens, et certainement pas les individus auxquels s'applique une classification, sauf à titre d'exemple. Ce qui m'intéresse, ce sont les classifications des gens, l'effet qu'elles ont sur eux – sur nous, sur vous et moi. Et les transformations que nous, qui entrons dans des classifications, nous faisons subir en retour à ces classifications.

Vous pouvez retrouver le résumé du cours de 2002 sur le site web du Collège de France,

(www.college-de-france.fr, l'onglet « enseignement » donne accès aux pages concernant la chaire. Vous retrouvez également ces informations dans l'annuaire des cours du Collège de France, pour l'année correspondante).

Nous distribuerons des exemplaires de ce résumé mardi prochain, pour les auditeurs qui veulent continuer à suivre le cours. Les exemplaires que nous distribuerons seront complétés par des annotations concernant les différences entre le cours de cette année et celui de 2002. Qu'il me suffise de dire pour l'instant que les détails du cours actuel sont nouveaux. Le sujet lui-même, en revanche, reprend des thèmes qui me préoccupent depuis longtemps. Ce titre, *Façonner les gens*, représente plus que le simple intitulé d'un cours. Il désigne un projet que j'ai entrepris il y a vingt ans. Cette année je voudrais le mener à son terme. Pour expliquer ce projet, je vais me permettre de vous dire quelques mots de mon parcours personnel. Je commence, donc, par un petit récapitulatif de mes recherches antérieures.

Les remarques qui vont suivre ne sont pas simplement une resucée de choses que j'ai déjà dites. Je voudrais y intercaler de temps en temps quelques observations philosophiques de la plus haute généralité. Parce que, dans ces explorations, on rencontre toujours des difficultés particulières, spécifiques au sujet que l'on traite, et qui rappellent en même temps des questions qui se posent en métaphysique. On dit que la métaphysique est plus morte que le bon Dieu. C'est vrai qu'il est impossible de nos jours de parler ou d'écrire en métaphysicien, au sens de la métaphysique traditionnelle. Impossible, même, de poser les questions qu'elle posait traditionnellement. Il y a pourtant des zones de confusion

conceptuelle qui persistent dans notre pensée. Ces confusions, à la fois nébuleuses et profondes, renvoient en vérité à la métaphysique.

Je ne veux pas dire que la métaphysique survient simplement du fait que ces difficultés sont envahissantes. En tout cas, elles sont à l'origine de beaucoup d'angoisses particulières dans l'histoire de la philosophie. On les retrouve souvent, sous la forme la plus claire, dans les questions des enfants de six ans. On pourrait dire, alors, que ce sont des difficultés puériles. Mais pas dans un sens péjoratif, à mon avis. La philosophie des enfants est souvent plus honnête et plus lucide que la philosophie sinueuse des sages.

Je veux parler des difficultés diffuses que nous trouvons dans l'ordre de notre pensée, et qui sont à la source d'une grande part de la philosophie. Ces difficultés se présentent sous des costumes particuliers à chaque époque. Elles s'habillent de mots qui correspondent à différents styles de pensée. Mais sous chacun de ces déguisements, on peut reconnaître des soucis communs. Ces problématiques diffuses, mais récurrentes, je les appelle des *nœuds*.¹ Je pense qu'il y a des nœuds philosophiques perpétuels, qui se présentent toujours sous des formes nouvelles. C'est vraiment comme un nœud inextricable dans une pelote de fil : plus on tire sur une extrémité du fil, plus le nœud se resserre.

Voici quelques uns de ces nœuds :

- L'identité et la différence, question originelle de la métaphysique. Héraclite a dit: « on ne descend pas deux fois dans le même fleuve » (22 B 91, D.K.). *Le nœud de la différence*.
- La question des noms, qui est un caméléon. Ou qui est peut-être multiple. Je pense à l'opposition du réalisme et du nominalisme des écoles. Je pense aussi à ce cri du cœur de Nietzsche: « Il y a une chose qui m'a causé la plus grande difficulté et qui continue de m'en causer sans cesse : me rendre compte que *le nom des choses* importe infiniment plus que ce qu'elles sont. » *Le Gai Savoir*, I, §58. („Diess hat mir die größte Mühe gemacht und macht mir noch immerfort die größte Mühe: einzusehen, daß unsäglich mehr daran liegt, WIE DIE DINGE HEISSEN, als was sie sind.“) La question renvoie aussi à la théorie des noms propres et des noms des genres naturels de Saul Kripke, que nous avons déjà évoqué : la théorie qui affirme que les noms sont des soi-disant *rigid designators*, des désignateurs rigides, qui désignent les mêmes objets dans tous les mondes possibles. Cette théorie de Kripke, qui date des années 1980, c'est vraiment une théorie métaphysique. Ces trois exemples, parmi bien d'autres, illustrent les tribulations de la question des noms parmi les philosophes. Il s'agit du *nœud des noms*.
- La question de l'existence et de l'essence, dont l'expression la plus récente est l'existentialisme. C'est *le nœud de l'essence*.
- La question du choix et de la contrainte. Cela renvoie surtout au problème traditionnel du libre arbitre, très important pour les philosophes chrétiens du Moyen Âge, et également pour les grands leaders de la Réforme, comme Calvin. Cette question est aussi au cœur de l'existentialisme de Jean-Paul Sartre, par exemple. On peut dire que les nœuds se nouent ensemble pour faire des hypernœuds. C'est *le nœud du choix*.

¹ J'emprunte ce mot au psychiatre anglais R. D. Laing, *Nœuds*, Stock, Paris, 1971. (*Knots*, Tavistock, Londres 1970.) Ronald Laing pense qu'une psychose est souvent une résultante des désirs entrelacés, mais contradictoires, du malade, de sa famille et du monde qu'ils habitent. Mon intention n'est évidemment pas de suggérer que les problèmes de la philosophie sont des psychoses.

- L'éternelle question de la réalité, de l'opposition entre les apparences et la vérité. Cela a commencé il y a des siècles, lorsque Platon nous a menés dans sa caverne pleine de reflets. Je l'appelle *le nœud de la vérité*.

Je n'ai pas l'intention de faire la moindre contribution directe concernant ces sujets eux-mêmes. Mais nous serons amenés à les rencontrer au cours de nos pérégrinations, sous des formes très particulières. Quand je rencontrerai l'un ou l'autre, je le signalerai.

Revenons à ma récapitulation. Ce qui m'a poussé à me lancer dans ces réflexions, ce sont trois histoires assez frappantes. Elles sont d'une grande simplicité, en apparence, mais la première m'a tout de même conduit à écrire deux livres.² Elle concerne Pierre Janet, ancien professeur au Collège de France. La deuxième provient d'une remarque d'un jeune collègue, Arnold Davidson, qui a réalisé récemment, en collaboration avec Frédéric Gros, une anthologie philosophique de l'œuvre de Michel Foucault, qui fait désormais partie des auteurs au programme du baccalauréat. La troisième est un produit de mes recherches sur le recensement des individus et des emplois au dix-neuvième siècle.

Pierre Janet (1859-1947) a tenu la première chaire de Psychologie expérimentale et comparée au Collège de France, de 1902 à 1934. Or, à la fin du dix-neuvième siècle, à la Belle Époque, il y avait eu une vague de cas cliniques particuliers, au sujet desquels on a parlé de double conscience. Il s'agissait d'individus qui présentaient deux personnalités distinctes, dont l'une n'avait pas conscience de l'autre, et n'en avait aucun souvenir. Le cas le plus célèbre est celui de Félicité X. de Bordeaux. Janet a noté à son propos : « sans le cas de Félicité, il n'est pas certain qu'il y aurait une chaire au Collège de France, et que je serais ici à vous parler de l'état mental des hystériques. »

Pierre Janet s'est occupé d'autres phénomènes semblables : le somnambulisme, l'hypnotisme. L'écriture automatique a fasciné les intellectuels, et aussi quelques charlatans, à cette époque. Le poète irlandais William Butler Yeats a consacré au moins deux années de sa vie – et plusieurs énormes cahiers – à des productions d'écriture automatique. Dans les comptes-rendus les plus typiques, une femme – c'est presque toujours une femme – écrit des phrases, ses pensées peut-être, de la main gauche. Mais elle ne sait pas ce qu'elle écrit, son esprit conscient l'ignore. Dans un article de 1886, Janet présente cette petite anecdote. Il converse avec une femme assez célèbre dans le monde de la double conscience. Cette femme, Lucie, est dans un état dit « second », un état de transe. Elle répond aux questions de Janet à la plume, par écrit et de la main gauche, mais pas par la voix.

Janet : M'entendez-vous?

(elle répond par écrit) Non.

- Mais pour répondre, il faut entendre.
- Oui, absolument.
- Alors comment faites-vous?
- Je ne sais.
- Il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui m'entende.
- Oui.
- Qui cela ?
- Autre que Lucie
- Ah bien! Une autre personne; voulez-vous que nous l'appelions Blanche? –
- Oui, Blanche. –
- Alors, Blanche, m'entendez-vous? –

² *L'Âme réécrite. Étude sur la personnalité multiple et les sciences de la mémoire*. Les empêcheurs de penser en rond, 1998. (Originel anglais Princeton 1995.) *Les fous voyageurs*. Les empêcheurs de penser en rond, 2002. (Originel anglais Virginia 1998, Harvard 2002.)

– Oui.

Il y a un incident à propos du nom « Blanche », lorsque Janet montre ensuite à Lucie le papier sur lequel elle a inscrit ses réponses. Elle a en horreur le nom de Blanche, et veut déchirer le papier. Janet propose de remplacer Blanche par Adrienne, qui est passée à la postérité³.

L'anecdote a quelque chose de naïf. On peut y voir une grande part de « suggestion », pour reprendre le commentaire sceptique d'Hippolyte Bernheim, médecin de Nancy et critique sévère des engouements et des enthousiasmes parisiens. On peut penser que Pierre Janet n'a pas « découvert » une personnalité cachée, mais qu'il l'a créée. Nous, auditeurs sophistiqués, nous pensons que Adrienne (ou Blanche) a vu le jour par l'intervention de M. Janet. Il a vraiment fait d'Adrienne une réalité. Il a façonné cette personnalité, et l'acte de lui donner le nom d'Adrienne est peut-être essentiel à ce façonnement. C'est un cas où l'on a envie de s'écrier avec Nietzsche, « le *nom* de cette personnalité importe infiniment plus que ce qu'elle est. » Nous sommes tout près du *nœud des noms*, et nous nous en rapprocherons encore davantage, je crois.

Cet épisode est extrêmement frappant. Je pensais que c'était simplement une curiosité du passé, un incident du monde intellectuel de l'époque, cette époque où partout en Europe et en Amérique on était fasciné par les phénomènes spirituels et les tables tournantes. Cela évoque la figure de Charles Richet, prix Nobel de médecine, homme aux multiples passions. Lui aussi a réalisé des expériences avec Lucie, la femme dont parlait Janet. Il fut l'un des pionniers, en France, du courant qui tentait de donner un statut scientifique à l'étude des phénomènes dits occultes. Pour caractériser sa démarche, il inventa le mot *métapsychique*. Par ses enquêtes sur l'hypnose provoquée à distance, il poursuivit certaines recherches entreprises par Pierre Janet sur les phénomènes de suggestion. Richet était alors un grand nom de la science française. Aujourd'hui, tout cela est bien oublié.

J'avais pensé que la double conscience, et la métapsychique, c'est de l'histoire. J'ai donc été très étonné de découvrir que la double conscience, ou plutôt, désormais, la personnalité multiple, était apparue aux États-Unis presque cents ans plus tard. L'épidémie française de double conscience de 1870-1890 et l'épidémie américaine de 1970-1995 sont le sujet de mon livre de 1995, *L'Âme réécrite, Étude sur la personnalité multiple et les sciences de la mémoire*. C'est une recherche indépendante, mais comme je l'indique en introduction : (p. 16)

Je me suis intéressé à ce sujet en réfléchissant à la manière dont certaines catégories de personnes apparaissent. Comment les systèmes de connaissance portant sur les genres de gens interagissent-ils avec les gens qui sont l'objet de ces connaissances ? L'histoire de la personnalité multiple, par ses nombreux aspects, si différents soient-ils, relève de ce que j'ai appelé « façonner les gens ». Je suis fasciné par la

³ « Ce détail avec mille autres nous prouve la sincérité du sujet et l'inconscience absolue avec laquelle elle avait écrit ce nom de Blanche qu'elle ne voulait même pas lire. Il fallut recommencer la dénomination : « quel nom voulez-vous avoir ? – Pas de nom. – Si, ce sera plus commode. Eh bien Adrienne. » Les somnambules ont leurs caprices, il fallut se conformer à celui-ci. Depuis, j'entretiens des conversations soit avec L. qui me répondait par la parole ou avec Adrienne qui répondait par l'écriture. Il suffisait de changer de nom pour qu'il n'y ait jamais d'erreur, il n'était plus nécessaire d'endormir, le seul nom d'Adrienne suffisait pour commander des actes ou des réponses automatiques, c'est-à-dire ignorés de L. »

Pierre Janet, « Les actes inconscients et le dédoublement de la personnalité pendant le somnambulisme provoqué », *Revue philosophique*, 1886, p. 589

dynamique de la relation entre les gens qui sont l'objet de la connaissance, la connaissance qui porte sur eux, et ceux qui détiennent cette connaissance.

Les catégories ou les genres des gens, les gens eux-mêmes, la connaissance, et ceux qui détiennent la connaissance : ces quatre éléments que j'ai distingués, il y a dix ans, forment un cadre d'analyse pour ce que j'ai appelé la dynamique des interactions entre ces quatre éléments. Mais un éclaircissement s'impose ici. Qui sont « ceux qui détiennent cette connaissance » ? Je veux parler moins des individus, comme les psychiatres, par exemple, que des structures qui donnent aux individus leur autorité : c'est-à-dire les institutions.

À la fin du dix-neuvième siècle, l'époque du docteur Janet, il était question de la « double conscience ». À la fin du vingtième siècle, l'époque de mes propres recherches, c'est à la « personnalité multiple » que l'on a affaire. J'ai traité de ces deux sujets dans le même livre. Mais s'agit-il du même trouble mental ?

Les psychiatres qui défendent le diagnostic l'affirment : « Bien sûr, le trouble se manifeste sous des formes un peu différentes selon les époques et les lieux, mais il y a bien une maladie, une vraie maladie. » Les cyniques contestent « Pas du tout, parce que ces troubles ne sont pas de vraies maladies ; les patients souffrent, mais les diagnostics établis par ces charlatans sont erronés. » L'affaire est compliquée par le fait que les gens qui défendent ce diagnostic au vingtième siècle veulent justifier et légitimer leur diagnostic par référence à l'histoire passée de cette maladie. Par conséquent, ils *lisent* les rapports sur le comportement de Félida X et de ses consœurs comme une histoire du comportement qu'ils observent un siècle plus tard dans leurs cliniques.

Selon moi, ces débats surchauffés sur la *vraie* maladie et sur la *réalité* des choses sont souvent spécieux. Certes, on s'approche du *nœud de la vérité*, mais quand l'accent est mis sur la question de savoir si oui ou non il s'agit d'une *vraie* maladie, je me méfie. J'ai déjà beaucoup écrit à ce sujet dans mes deux livres.⁴ Tournons-nous plutôt vers quelqu'un qui veut faire la paix. Il essaie de déplacer la question afin d'échapper à la question de la vérité. Avons-nous affaire, demande-t-il, à *un* syndrome ou à *deux* syndromes, ou peut-être plus encore ? Un syndrome n'est pas une maladie, mais un groupe des symptômes liés.

En 1880, à Bordeaux, les patients ont deux personnalités, et on en soupçonne une troisième, dans quelques cas. En 1980, à Baltimore, le nombre moyen de personnalités était de 17. Les expériences, les sentiments des patients sont largement différents d'un siècle à l'autre. Les explications et les traitements des psychiatres sont différents, et le grand public exprime ses réactions dans un registre nouveau. On est tenté de dire qu'il y a deux syndromes. Mais il y a aussi la tentation inverse de dire qu'il n'y en a qu'un : après tout, il s'agit d'une scission de la personnalité. Voici notre première rencontre avec *le nœud de la différence*.

En 1994, les psychiatres américains ont changé le nom du trouble : le « Trouble de la Personnalité Multiple » est devenu « Trouble de l'Identité Dissociative ». Ils ont modifié leurs critères de diagnostic. Nouveau nom, nouveaux critères : même maladie ?

Pour moi la chose la plus frappante dans ces histoires très tristes, c'est que le comportement des malades et les descriptions des médecins ainsi que leurs critères de diagnostic ont évolué de concert. Les patients ont eu connaissance des symptômes des autres patients. En effet, certaines personnes atteintes de ces symptômes étaient devenues des vedettes de la télévision américaine : on se les arrachait sur les plateaux des émissions de l'après-midi. Les médecins ont appris les nouveaux symptômes des patients. Les patients ont

⁴ Voir en particulier *Les fous voyageurs*, chapitre 4.

appris dans les cliniques les symptômes qu'on doit manifester. Cette interaction entre la classification « Trouble de la Personnalité Multiple » et les gens, les gens qui souffrent, est un bel exemple du type d'interaction qui m'intéresse. Presque trop beau, je crois, mais il m'est utile pour suggérer l'idée d'un effet de boucle entre les gens et leur classification comme « multiples ».

Il y a aussi la question de la connaissance. Par « connaissance », je n'entends pas seulement ce qui est connu dans un sens absolu, ce dont la vérité est certaine. Je veux parler des choses qu'on tient pour vraies parmi les experts ou dans le grand public. On a découvert, affirment les experts qui soutiennent le diagnostic de la personnalité multiple – la cause de la scission en plusieurs personnalités. Cette cause, ce sont les abus sexuels subis par les enfants, qui développent ensuite ces troubles. Pour s'en défendre, pour échapper au viol, les enfants ont créé des personnalités qui ignorent tout des événements traumatiques. Voilà le dogme du mouvement de la personnalité multiple. C'est un mouvement qui comprend des psychiatres qui traitent cette maladie, les malades qu'ils traitent, et quelques autres parties intéressées. Ce mouvement, en réalité, est comme un parasite qui s'installe dans un hôte. L'hôte, en l'occurrence, c'est le mouvement féministe qui combat les abus sur les enfants. Et la chose remarquable est que cette connaissance est auto-vérifiable. Les gens souffrant de ce trouble en ont pris connaissance par d'autres patients ou par la télévision, où ces phénomènes étaient très à la mode. Ayant reçu cette information, ils ont *aussi* récupéré les souvenirs des abus. Voilà un exemple d'interaction entre des gens qui souffrent et la connaissance à la fois experte et vulgarisée.

Voici quelques-uns des éléments qui entrent dans ces interactions :

- 1) La *classification* et ses critères d'application. Le nom d'une maladie, d'un genre de comportement et d'une espèce de gens qui souffrent. L'énoncé formel des critères est défini dans les manuels de diagnostic des maladies mentales. Ce sont des comités d'experts qui décident du nom donné au trouble, mais la classification et le nom passent dans la langue courante et vivent dans le discours ordinaire de l'époque.
- 2) Les *gens* et les *comportements* qui sont classifiés.
- 3) Les *institutions*. Les médecins et leurs organisations ; les comités qui définissent les troubles ; les systèmes d'assurance maladie qui remboursent les traitements ; les revues professionnelles qui publient les résultats cliniques ; – et je voudrais ajouter, dans le cas présent, la télévision.
- 4) La *connaissance*, dans laquelle j'inclus (a) la connaissance par les experts des faits établis et des théories admises, et (b) la connaissance populaire, qui se nourrit d'articles de presse ou d'ouvrages de vulgarisation, ou qui se répand à partir de déclarations orales, souvent diffusées à grande échelle par la télévision.

Par « connaissance », comme je l'ai dit, je veux parler des choses qu'on tient pour vraies parmi les experts ou dans le grand public. Sauf pour les philosophes et d'autres catégories de gens qui sont très précis dans leur langage, cet usage que je vise correspond sans doute à l'idée la plus commune de la connaissance, dans le langage quotidien. Mes collègues, parmi les philosophes analytiques, préfèrent généralement une définition plus stricte de la connaissance : à leurs yeux, on peut croire des propositions fausses, mais on ne peut parler de connaissance que lorsqu'il s'agit de propositions vraies. Je suis de l'école de Karl Popper qui pense la connaissance comme faillible.

Ces quatre éléments serviront de cadre permanent au cours de cette année, que le sujet soit le suicide, la race ou l'obésité. L'intérêt, c'est que la structure des interactions entre les quatre éléments change selon les cas et les exemples. Il y a vingt-deux ans je concluais mon

premier discours sur ce sujet par la conjecture que « *Il n'y a pas deux manières identiques de façonner les gens* ». Aujourd'hui c'est plus qu'une conjecture. C'est le *premier énoncé* de ce cours.

Cela n'implique pas qu'une méthode d'analyse assez générale est impossible. Je propose que le cadre de quatre éléments soit un point de référence tout au long de diverses analyses spécifiques et singulières sur les manières de façonner les gens.

J'ai parlé de trois histoires frappantes qui m'ont conduit à ce projet sur les manières de « façonner les gens ». La première, c'est celle de Janet, d'Adrienne, et des multiples. J'en viens à la deuxième histoire. (Je laisserai la troisième pour la prochaine leçon.) Elle me vient d'Arnold Davidson, qui, comme moi, a été très influencé par Michel Foucault, jusque dans le choix de ses exemples.

Comme je l'ai dit, Davidson est le co-rédacteur avec Frédéric Gros de l'anthologie consacrée à la philosophie de Michel Foucault. Il a dédié à son maître Foucault un livre publié en 2001, *L'Émergence de la sexualité*.⁵ C'est dans ce recueil qu'il a publié un article qui est à la source de mon exemple. Son titre, « Closing up the corpses » (*Refermer les cadavres*) fait référence à *La Naissance de la clinique* de Michel Foucault, dont le chapitre huit VIII est intitulé : « Ouvrez quelques cadavres ». Ce titre de Foucault reprenait une maxime de Bichat qui exprime l'idée qu'on peut trouver la cause des maladies dans les organes et les tissus des cadavres. Le titre de Davidson indique que la psychiatrie a adopté un nouveau modèle : on ne cherche plus dans les organes mais dans le comportement des malades.

J'ai commencé mon dialogue avec Davidson par une question provocante : Existe-t-il des pervers avant le dix-neuvième siècle ? Davidson a répondu NON ! Il voulait dire que le pervers, *comme espèce de personnage*, a pris naissance grâce à une nouvelle compréhension des maladies. On ne les considère pas comme localisées dans les organes du corps, mais on les définit par le comportement et la fonction. Davidson a soutenu que la perversion était une maladie créée par ce qu'on peut appeler un nouveau faisceau de connaissances, dont le pilier est un psycho-pathologiste Viennois, l'inclassable Richard von Krafft-Ebing (1840-1902), auteur d'une étonnante *Psychopathia Sexualis*. La première édition de 1886 décrivait 45 cas de pathologies sexuelles en 110 pages. La douzième édition de 1903 comptait 237 pages. C'est un catalogue des perversions avec des définitions et des vignettes, des descriptions des individus pervers.

En dépit de l'usage abondant du latin qui était supposé décourager les esprits lascifs, plusieurs des termes de Krafft-Ebing et de ses contemporains sont passés dans l'usage courant : sadisme, masochisme, sadomasochisme, voyeurisme, exhibitionnisme, coprophagie. Même le mot fétichisme, dans sa connotation sexuelle : « déviation des pulsions sexuelles d'un sujet sur un objet érotique de substitution qui peut être aussi bien une partie déterminée du corps (cheveux, seins, fesses) qu'un objet (vêtement, chaussure) » (*Le petit Robert*). Ce mot est emprunté aux anthropologues et au colonialisme européen. C'est Alfred Binet, le père du QI, le quotient intellectuel, qui a introduit en français le nouvel usage de ce mot, dans une monographie de 1888 intitulée *Le fétichisme dans l'amour*.

Parmi tous ces termes, quelques-uns existaient bien avant le livre de Krafft-Ebing, par exemple « sadisme », qu'on trouve défini dans un dictionnaire français de 1841 comme « Perversion sexuelle dans laquelle la satisfaction est liée à la souffrance d'autrui. » Mais la plupart sont des inventions de son époque. « Sadomasochisme » par exemple, sans parler de

⁵ *The emergence of sexuality : historical epistemology and the formation of concepts*. Harvard, 2001.

mots qui ne sont pas devenus aussi populaires, comme zoophile et zooéraste. Le mot « exhibitionnisme » fait son apparition dans un article de 1877 publié dans *L'Union médicale*.⁶ Mais le fait le plus important, selon Davidson, n'est pas tant cette succession d'inventions, mais plutôt l'idée du pervers comme un *genre* d'homme, dont ces perversions *spécifiques* sont les *espèces*.

J'ai dit un genre d'*homme*, parce que la plupart des cas décrits par Krafft-Ebing et ses pairs concernent des hommes. Il y a bien quelques femmes, par exemple celles dont parle le docteur Clérambault qui a rapporté plusieurs cas d'érotomanie de la soie.⁷ Il s'agissait de femmes qui volaient des vêtements de soie très coûteux aux Galeries Lafayette. Elles en retiraient un plaisir sexuel unique et intense. Clérambault est plus célèbre aujourd'hui pour ses photographies de femmes marocaines drapées dans leurs vêtements, dans des poses fascinantes.⁸ Environ 900 des trois mille clichés qu'il a rapportés se trouvent à la photothèque du Musée de l'Homme. Certains critiques se sont demandés qui était vraiment fétichiste des étoffes, dans cette histoire : les femmes érotomanes du docteur Clérambault ou le bon docteur lui-même ?⁹

Il y a donc des femmes perverses, mais l'attention se focalise surtout sur les hommes. Qui plus est, s'il y a un type de « perversion » qui inspire beaucoup de réflexions à cette époque, c'est bien sûr l'homosexualité. On ne parle presque pas des femmes homosexuelles ou lesbiennes. En ce temps là, les *actes* homosexuels entre des hommes, par exemple la sodomie, sont réprimés par une application de plus en plus rigoureuse de la loi. L'homosexualité est alors un vice, et les pratiques homosexuelles sont condamnées et produisent un sentiment de culpabilité chez beaucoup d'homosexuels. Selon Krafft-Ebing, au contraire, l'homosexuel, n'est pas un homme immoral ou méchant, mais un homme qui souffre d'une perversion des instincts normaux. L'homosexuel est un pervers, et un pervers est un malade. Cette classification nous paraît oppressive et résonne comme une condamnation, mais à l'époque les médecins la tiennent pour une libération des stigmates moraux. Ce n'est que vers 1980, grâce à l'action politique des homosexuels eux-mêmes, que les psychiatres ont reconsidéré cette classification ; ils ont finalement admis que l'homosexualité n'est pas une maladie.

Avant cette date, l'homosexualité tombe dans le domaine « médico-légal ». À l'époque, le pouvoir judiciaire et l'autorité médicale sont souvent en conflit et en concurrence. C'est le cas pour l'homosexualité. Quel type d'expert doit être tenu pour compétent dans ce domaine ? Lequel détient la connaissance sur ce vice ? Les psychiatres voulaient être les experts, et ils ont donc essayé de faire de l'homosexualité une perversion et de l'homosexuel un pervers, faisant de lui un malade, et non un criminel (dans la mesure où il ne fait de mal à personne).

Je parle de « l'homosexuel » – avec un article défini – comme si c'était un genre ou une espèce d'homme, comme on pense dans la biologie populaire que la baleine (*LA* baleine) est un genre de mammifère dont la baleine blanche ou le béluga sont des espèces.

⁶ Son auteur, Ernest-Charles Lasègue 1816-1883, était un camarade d'études de Claude Bernard.

⁷ Gaëtan Gatian de Clérambault (1872-1934). « Passion érotique des étoffes chez la femme », 1908. « Suite », 1910. Voir ses *Oeuvres Psychiatriques*, Paris : Collection insania, Les introuvables de la psychiatrie, Frénésie éditions, 1998. Je dois mes informations sur Clérambault à une thèse de doctorat par P. A. Shera.

⁸ Serge Tisseron et Yolande Tisseron-Papetti, *L'érotisme du toucher des étoffes*, Paris : Librairie Segquier, Archimbaud, 1987. Serge Tisseron et Mounira Khemir, *Gaëtan Gatian de Clérambault, psychiatre et photographe*, Duplessis Robinson : Collection Les empêcheurs de penser en rond, 1990

⁹ Notamment le *queer theorist* Eve Kosofsky Sedgwick, *A Dialogue on Love*, Boston: Beacon Press, 1999.

Comme les noms des autres perversions que j'ai citées, le nom « homosexuel » n'existe pas en français avant 1891. Il a été emprunté à l'anglais ou à l'allemand, où il était aussi un néologisme. La création de ces noms témoigne de l'influence de la pensée psychiatrique de Krafft-Ebing et de ses collègues. Il faut sans doute se garder d'une attention excessive à l'existence des mots, mais une absence suivie d'une création est souvent un symptôme significatif d'un changement des sensibilités et des concepts.

On peut poser la question de Davidson sur les pervers sous une forme plus spécifique : existe-t-il des homosexuels avant la création du mot et du concept dans les langues européennes, vers 1870 ? Si l'on répond « NON », on trouvera toujours quelqu'un pour rétorquer que le mot hétérosexuel n'existait pas non plus, et donc qu'il n'y avait pas non plus d'hétérosexuels avant cette époque. C'est absurde ! Cette riposte traduit un malentendu, elle ne trouble pas le Davidsonien. Sa thèse est que les homosexuels comme les hétérosexuels, en tant qu'*espèces* d'êtres humains, sont nouveaux tous les deux.

Il ne s'agit pas simplement d'une préoccupation abstraite de philosophie exotérique. Cette question était brûlante encore tout récemment parmi les théoriciens de l'homosexualité. L'exemple de la race – le sujet de notre leçon du 22 mars – et l'exemple de l'homosexualité sont de bonnes illustrations des implications politiques d'une théorie de la classification des gens.

Il y a des « essentialistes » qui pensent qu'un homosexuel est homosexuel par sa nature, c'est un aspect de « l'essence » de l'individu. Face à eux, il y a les « constructionnistes » qui pensent que l'homosexualité est une construction sociale : une manière de classer les gens, oui, mais une classification qui est le résultat de l'histoire, et non de faits gravés dans la nature. En 1990, Edward Stein, un philosophe qui est aussi un activiste gay, avait publié un très bon recueil d'articles théoriques sur l'orientation sexuelle.¹⁰ Les auteurs se classaient grossièrement en deux camps : les « essentialistes » et les « constructionnistes ». Mais Stein lui-même consacrait un article à cette divergence. Il suggérait que la distinction en question pourrait bien être fautive ou trompeuse.¹¹ Je suis d'accord, mais j'observe aussi que nous nous approchons *du nœud philosophique de l'essence*.

Le premier article figurant dans l'anthologie de Edward Stein est un texte tiré du livre de Michel Foucault, *La Volonté de savoir*, le premier volume de son *Histoire de la sexualité* (1976). Le texte provient du chapitre 2, « L'implantation perverse » dont je voudrais citer un paragraphe. Comme vous le savez, le livre de Foucault commence par la dénonciation de l'« hypothèse répressive » selon laquelle la sexualité aurait été simplement réprimée au dix-neuvième siècle, tandis qu'au vingtième siècle, on a joui de sa libération.

« Il ne faut pas oublier que la catégorie psychologique, psychiatrique, médicale de l'homosexualité s'est constituée du jour où on l'a caractérisée — [un article dans *l'Archiv für Neurologie*] en 1870 peut valoir comme date de naissance — moins par un type de relations sexuelles que par une certaine qualité de la sensibilité sexuelle, une certaine manière d'invertir en soi-même le masculin et le féminin. L'homosexualité est apparue comme une des figures de la sexualité lorsqu'elle a été rabattue de la pratique de la sodomie sur une sorte d'androgynie intérieure, un hermaphrodisme de l'âme. Le sodomite était un relaps, *l'homosexuel est maintenant une espèce*. » [Les italiques sont de moi.] (p. 59)

¹⁰ Edward Stein (ed.), *Forms of Desire: Sexual Orientation and the Social Constructionist Controversy*, 2nd edn. (New York: Routledge, 1992).

¹¹ Edward Stein, 'Essentials of Constructionism and the Construction of Essentialism', in Stein (ed.), *Forms of Desire*: pp. 325–359.

« ...Comme sont espèces tous ces petits pervers que les psychiatres du XIX^e siècle entomologisent en leur donnant d'étranges noms de baptême... »

Comme sont espèces, dit Foucault, espèces qui sont façonnées dans le discours médical du temps. Il mentionne les exhibitionnistes, les fétichistes etc., et d'autres perversions portant des noms absolument bizarres. Il continue :

Exclusion de ces mille sexualités aberrantes ? Non pas, mais spécification, solidification régionale de chacune d'elles. Il s'agit de les parsemer dans le réel et de les incorporer à l'individu. (p. 60)

Dans ces passages, on trouve une très bonne illustration de l'idée que j'essaie d'exprimer par « façonner les gens » – ou plutôt façonner à la fois les espèces de gens et les individus qui sont de ces espèces.

Edward Stein a choisi un morceau de Michel Foucault comme début de son anthologie, qui inclut aussi un article d'Arnold Davidson et l'article original de mon projet sur « Façonner les gens ». Dans la dichotomie de Stein, il est clair que ces trois textes sont du côté constructionniste.

Qui sont les essentialistes ? Ils soutiennent souvent que l'homosexualité est vraiment un état biologique – une idée assez proche de celle de Krafft-Ebing, avec cette différence que cet état n'est pas une maladie. C'est simplement une variation biologique parmi les états possibles des hommes. Au cours des années 1990, une version très forte de l'essentialisme a vu le jour. C'est un « essentialisme génétique » qui fait l'hypothèse qu'il y un « gène homosexuel ». Cf. Dean Hamer, *La science du désir : Le gène gay et la biologie du comportement* (1994). On voit ici trois modes de ce que j'appellerai, dans la prochaine leçon, des « impératifs » de la classification des gens : la médicalisation clinique de Krafft-Ebing, l'impératif biologique et cet impératif très puissant de nos jours : l'impératif de fonder une classification sur une base génétique.

Pourquoi certains généticiens sont-ils à la recherche d'un gène gay ? Une telle découverte serait très intéressante pour la génétique pure et pour les sciences du comportement, bien sûr. Mais le docteur Hamer et ses collègues ont aussi un but stratégique. D'une part, ce sont des scientifiques qui ont une excellente réputation en tant que chercheurs, et d'autre part, ce sont en même temps des activistes gays. Leur idée est la suivante : s'il est possible d'établir que l'orientation sexuelle de la plupart des homosexuels est liée à une prédisposition génétique – s'il y a un gène « gay » –, la question de la moralité de ces orientations ne se pose pas. L'homme gay n'est pas responsable de son orientation sexuelle. Par conséquent, toute discrimination liée à l'orientation sexuelle est invalide et injustifiable.

D'autres activistes gays ont un avis différent. Il y a cinq ans, le même Edward Stein a publié un ouvrage très documenté sur cette question, *La Mal-mesure du désir : la science, la théorie et l'éthique de l'orientation sexuelle*.¹² (Le titre est un pastiche du titre bien connu du célèbre biologiste et évolutionniste Stephen Jay Gould : *La Mal-mesure de l'homme*.) Le titre du dernier chapitre du livre de Stein est *Faut-il faire des recherches scientifiques sur l'orientation sexuelle ?* En résumé, pour simplifier à l'extrême, sa réponse est : *probablement*

¹² Edward Stein, *The Mismeasure of Desire : The Science, Theory, and Ethics of Sexual Orientation*. New York : Oxford University Press. [*La Mal-mesure du désir : la science, la théorie et l'éthique de l'orientation sexuelle*.] Dans la deuxième des 3 parties du livre, l'auteur examine l'idée d'« espèces à la fois naturelles et humaines » – « natural human kinds », des termes empruntés à mes écrits. Il se demande si les orientations sexuelles sont des espèces à la fois naturelles et humaines. Stein répond par la négative. Pour une critique, voir : Ian Hacking, « How “natural” are “kinds” of sexual orientation? » *Law and Philosophy* 21 (2002) : 95-107

pas. Ou en tout cas, la recherche scientifique ne sera pas un bon moyen de changer les attitudes face aux diverses orientations sexuelles.

Stein soutient quatre thèses : (1) La recherche des fondements biologiques de l'homosexualité ne donne pas de résultat ; (2) La vaste diversité des orientations sexuelles rend une telle recherche incohérente ; (3) Même les conclusions les plus définitives d'une telle recherche seraient tout à fait équivoques d'un point de vue politique et stratégique ; (4) De toute façon, de telles conclusions n'auraient aucun intérêt pour les sciences de l'homme. Conclusion : il est vain de mener des recherches scientifiques sur l'orientation sexuelle.

Je suis presque d'accord avec cette conclusion de Edward Stein. Notre différence porte sur (4), l'intérêt scientifique d'une découverte de l'origine génétique des orientations sexuelles. J'insiste sur le fait que je ne crois pas que ces orientations aient une origine génétique. Mais *si cela se révélait vrai*, ce serait un fait remarquable, avec des conséquences importantes pour notre compréhension du comportement humain. Mais en même temps, cela ne serait pas un argument contre le constructionnisme.

Pourquoi ? D'un point de vue logique, le constructionnisme est parfaitement compatible avec un essentialisme génétique. Je n'affirme pas ici que le constructionnisme est vrai ou faux : c'est une remarque sur les rapports logiques, pas sur les réalités de la vie. Même s'il existe un « gène gay » il resterait vrai que l'homosexuel – et l'hétérosexuel – en tant que types ou espèces de personnes – ne sont apparus qu'à une époque donnée. Les analyses constructionnistes n'ont pas besoin d'être révisées même si la génétique ou quelque autre branche des sciences venait à prouver que chaque individu dans l'histoire de l'espèce humaine possède une orientation sexuelle prédéterminée.

Notez bien que ces débats se situent sur le terrain des recherches scientifiques. Ils sont donc au cœur de nos préoccupations dans ce cours. Notre sujet, c'est l'émergence des classifications dans les sciences, l'augmentation de nos connaissances sur les individus ainsi classifiés, l'incorporation de ces connaissances aux institutions, et leurs effets sur les gens qui sont classifiés. La piste qui mène de Richard von Krafft-Ebing à Dean Hamer est une piste qui suit des croyances et des conjectures scientifiques.

On peut analyser cet exemple dans le cadre des quatre éléments que j'ai exposés. (1) *les classifications*. (2) *Les gens et leurs comportements*. (3) *Les institutions*. (4) *La connaissance des experts et la connaissance populaire*.

Nous continuerons la semaine prochaine. Dans cette récapitulation des idées antérieures, je n'ai évoqué que deux des exemples dont je veux me servir pour illustrer l'idée de façonner les gens : ce sont les personnalités multiples et les pervers. On peut déjà faire une première remarque critique à ce propos. Il s'agit d'exemples anciens, issus du dix-neuvième siècle. L'histoire de Janet et de Blanche/Adrienne date de 1886, et la première édition de Krafft-Ebing est parue la même année. Est-ce à dire que mon cours porte sur de petits événements oubliés de 1886 ? Non. J'expliquerai mardi prochain qu'après l'étude de ces premiers exemples, je me suis intéressé à ce qui était un problème absolument courant au moment où je l'ai étudié, c'est-à-dire les abus commis sur des enfants. Dans le cours de cette année, nous parlerons le 1^{er} mars de l'obésité. L'année décisive pour la soi-disant épidémie de l'obésité, c'est 1998. Le 8 mars, nous parlerons de l'autisme. Nos connaissances sur l'autisme et le syndrome d'Asperger sont en pleine évolution aujourd'hui. Le 15 mars nous abordons la question du suicide, sujet des sciences sociales depuis leur origine, très tôt dans le dix-neuvième siècle. Au cours de cette leçon, nous reviendrons donc au passé, mais je voudrais aussi parler d'un phénomène vis-à-vis duquel nous sommes souvent très réticents : les attentats suicides devenus si courants, les attaques des kamikazes (ou des martyrs)

islamiques. Nous parlerons vers la fin du cours d'un mouvement qui prévoit l'évolution future de la race humaine. Il est donc manifeste que nous ne resterons pas bloqués en 1886.

Je voudrais finir ce soir en rappelant deux listes. La première récapitule les cinq « nœuds » philosophiques qui sont toujours tapis derrière nos recherches,

Le nœud de la différence.

Le nœud des noms.

Le nœud de l'essence.

Le nœud du choix.

Le nœud de la vérité.

La seconde liste est celle des quatre éléments qui forment le cadre des recherches que nous ferons dans ce cours :

- 5) La *classification* et ses critères d'application.
- 6) Les *gens* et les *comportements* qui sont classifiés.
- 7) Les *institutions*.
- 8) La *connaissance* des experts et la connaissance populaire.

Dans la prochaine leçon j'introduirai une troisième liste : celle des huit impératifs de la classification des gens dans les sciences. J'ai déjà mentionné trois de ces impératifs : la *médicalisation clinique*, l'impératif *biologique* et l'impératif de fonder la classification sur une base *génétique*.

J'ai parlé du *premier énoncé* de ce cours : « *Il n'y a pas deux manières identiques de façonner les gens* ». Cela n'empêche pas une compréhension générale de ce phénomène. Pour formuler une analyse, j'invoquerai des cas particuliers – les six nœuds philosophiques – le cadre à quatre éléments que j'ai défini – et les huit impératifs à venir.